

# Thierry Jonquet

## Moloch

thriller



Extrait de la publication

**folio**  
**policier**

FOLIO POLICIER

Thierry Jonquet

# Moloch

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1998.*

L'œuvre de Thierry Jonquet est très largement reconnue. Sur un ton singulier, il écrit romans noirs et récits cocasses, où se mêlent faits divers et satire politique. Ce romancier figure parmi les plus doués de sa génération.



Ce roman est une fiction. Toute ressemblance avec des événements ou personnages réels serait une pure coïncidence.



## JEUDI

### 1

Ils étaient là, pataugeant dans la boue, hébétés, certains pleurant, d'autres hagards, les mains tremblantes, la gorge nouée par le dégoût, la pitié, la colère, la honte, un mélange confus de ces sentiments si voisins, tous à scruter le ciel gris-bleu, dans ce matin de printemps, tous à songer à ce qu'ils avaient fait une demi-heure, une heure plus tôt, quand le téléphone avait sonné chez eux pour les tirer du sommeil et les convoquer devant cette maisonnette d'apparence si banale, dressée au fond d'un terrain vague. À tous on avait donné la même consigne. Rendez-vous illico presto à deux minutes de la porte de la Chapelle, à l'entrée d'une ruelle éventrée de part en part, labourée par les pelleteuses, où s'alignaient encore quelques façades intactes de vieux immeubles, vidés de leur substance par les grues à boule qui les avaient surpris à revers. Ne subsistait qu'un décor chaotique, sauvage. Ici, des pans de murs striés de tracés noirs, ceux des conduits de cheminées qui d'étage en étage s'échelonnaient en chicanes pour former un réseau aux

ramifications savantes. Là, un escalier en vrille, suspendu dans le vide, accroché comme un serpent à une poutrelle et menaçant de s'effondrer d'un instant à l'autre. Et partout des lambeaux de papier peint claquant au vent, rongés par l'humidité, qui s'effiloçaient en de grossiers confettis. Cette rue ne portait même plus de nom, elle n'était plus qu'une trace sur un plan. Le point B12/A15 sur celui de la préfecture de Police, dont chaque inspecteur détenait un exemplaire, et qui quadrillait Paris à la manière d'un jeu de bataille navale, un filet aux mailles serrées. Impossible de se tromper. Le type de permanence au Central avait bien pris soin de préciser la topographie des lieux : le pavillon se trouvait au fond du terrain vague, juste derrière le chantier. Une de ces bicoques modestes, comme il y en avait tant, jadis, dans les arrière-cours parisiennes. La façade se lézardait en maints endroits, la toiture n'était pas de la première jeunesse, mais l'ensemble avait encore fière allure, et, signe qu'elle avait été habitée jusqu'à une date assez récente, elle était équipée de volets métalliques coulissants au lieu de ceux de bois qu'on voyait d'ordinaire sur ce genre de construction.

\*

L'inspecteur Dimeglio ferma les yeux. Il avait été le premier de l'équipe à pénétrer dans la maison, le seul édifice encore intact dans ce décor dévasté. C'était plus qu'il ne pouvait supporter. Paupières closes, il tentait d'effacer de sa mémoire les images qui s'y étaient inscrites. Dès la première seconde, dès le premier pas dans le séjour, sitôt dépassée

l'entrée, il avait compris qu'il lui faudrait de longues semaines pour oublier, pour gommer. Dimeglio parvenait toujours à gommer, c'était le terme qu'il employait, « gommer ». Râper avec application, comme on dit d'une tache d'encre rebelle sur un cahier d'écolier...

Avec le temps, vingt-sept annuités de service — plus que treize à tirer avant la retraite ! — l'inspecteur Dimeglio avait appris à « gommer ». Il tenait cette faculté pour une grande qualité professionnelle. Une compétence *sine qua non*. Le b-a ba du métier de flic. Apprendre à gommer, à effacer, à éclaircir l'écran de la mémoire, sinon, on ne tenait pas le coup en rentrant chez soi. Non, on ne tenait tout simplement pas le coup en face des gosses qui disaient bonsoir papa, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, qu'est-ce que tu as vu, est-ce que les bandits, tu les as arrêtés ? Les garnements qui réclamaient qu'on leur lise un conte avant de s'endormir. Et qui, plus tard, vous collaient des tas de soucis sur le dos, avec les devoirs de maths bâclés, les amourettes d'ados qui finissent toujours mal, les menues insurrections contre l'autorité paternelle. Depuis l'époque des contes, les enfants de Dimeglio avaient grandi. La plus jeune venait d'entrer en cinquième. Les enfants, ses enfants. Les nuits de veille durant une rougeole, une coqueluche, les couches achetées au supermarché, les gâteaux d'anniversaire, les rendez-vous avec les instits à chaque fin de trimestre... Une poussière de petits souvenirs insignifiants qui traçaient malgré tout, en s'enchevêtrant les uns aux autres, la trame d'une vie. Celle de Dimeglio, inspecteur principal à la Brigade criminelle, indice 320. Une vie sans histoires.

Mais là, tout près, on avait écrit autre chose. Une histoire, précisément. Au singulier. Avec une chute abrupte, irrémédiable. L'inspecteur Dimeglio, de toutes ses forces, s'acharnait à gommer les images. Il cherchait les mots pour décrire ce qu'il avait vu dans la maisonnette. Il voulait oublier les images, c'est pourquoi il appelait les mots à la rescousse, à la manière d'un exorcisme. S'il parvenait à nommer les choses, à trouver les outils adéquats — adjectifs, pronoms, adverbes — pour mieux les cerner, les emprisonner, les corseter dans le glacié d'une narration, alors, il parviendrait à « gommer », à blanchir sa mémoire de façon efficace, radicale. Dimeglio n'avait pas peur des mots, seulement des images. Il songeait déjà aux bribes du rapport qu'il rédigerait : un corps au point A près de la fenêtre, en décubitus dorsal, un autre au point B, près de la porte d'un placard, en décubitus ventral. Un autre encore, assis comme en tailleur au beau milieu de la pièce, les bras recroquevillés le long du torse. Un quatrième, à l'arrière du pavillon, côté cuisine, engagé jusqu'aux deux tiers inférieurs du rachis sous le rideau de fer presque totalement abaissé qui obstruait l'une des fenêtres. Le torse intact, émergeant à l'extérieur de la maison, le visage figé dans la douleur, mais le reste du corps quasiment détruit, de la ceinture pelvienne jusqu'aux orteils. Rachis, décubitus, ceinture pelvienne. À force de côtoyer les techniciens de l'Institut médico-légal, Dimeglio avait fini par assimiler quelques termes empruntés à leur jargon. Une performance.

Des bribes, oui, un fouillis, un brouillon, une esquisse. C'était encore trop tôt, en effet. Dimeglio le savait. Il ne faisait qu'anticiper. Les mots vien-

draient lentement. Chacun en temps voulu. Il faudrait décanter, trier, tamiser. Ses rapports étaient hautement appréciés, à la Brigade. Parmi tous ses collègues, il était celui qui savait le mieux extraire le suc des faits pour en restituer un tableau d'une grande neutralité. On lui faisait totalement confiance. Absorbé par cet exercice de méditation, Dimeglio se passa la main sur le visage et tira nerveusement sur le col de son imper. Un geste machinal, un tic qui trahissait d'ordinaire son agacement.

\*

Tout aussi pensif, l'inspecteur Dansel se résolut à rejoindre Dimeglio. Il dut traverser une partie du no man's land qui entourait la maison, un terre-plein hérissé de débris hétéroclites, machines à laver désossées, carcasses de mobyettes soigneusement disséquées, tubulures à l'origine incertaine, en bref tout un conglomérat de ferraille déjà à demi enfoui dans la glaise, mais qui semblait jaillir du sol dans un ultime effort, comme pour protester de son abandon. Des plants de rhubarbe sauvage, de pissenlit, voire de laitue, s'épanouissaient alentour, en touffes compactes, timides, frileuses, mais cependant avides de conquêtes territoriales, résolues à ne pas s'en laisser conter par la gent métallique majoritairement maîtresse des lieux.

Dansel pataugea dans des flaques de boue irisées par des résidus d'huile de vidange, ou nappées de reflets grisâtres échappés d'un amas de fûts de peinture industrielle, dont une palette entière achevait de rouiller en se fendillant, à quelques mètres à peine de l'entrée de la maison. Les bidons suintaient

leur jus, d'un goutte-à-goutte presque imperceptible, qui esquissait le lit d'une rivière, creusait des méandres, encerclait des îlots de terre sèche, pour se fondre bientôt dans un tracé aléatoire, obstiné et gluant.

Dansel avait pénétré dans la maison, lui aussi. Quelques minutes après la première incursion de Dimeglio. Il avait vu les corps, repéré en quelques coups d'œil la géographie du lieu, impassible comme à son habitude. Il s'était retiré aussitôt, à reculons.

La veille, il s'était acheté une paire de Paraboos au rayon Chasse et Pêche de la Samaritaine. Des godasses à toute épreuve, du cuir cousu main, ocre-roux, le genre de croquenot qui autorise toutes les facéties, de la déambulation pépère en ville jusqu'à la randonnée en forêt. À chacun de ses pas dans la boue du terrain vague, les Paraboos de l'inspecteur Dansel imprimaient une trace profonde, bien nette, du talon jusqu'à la pointe du pied. Un véritable chemin, balisé, comme un sentier tracé sur une carte d'état-major. S'approchant de Dimeglio, Dansel lut dans le regard de son collègue un soupçon de reproche. Il haussa les épaules.

— Tout le monde a pataugé ici, soupira-t-il, contrit, alors un peu plus un peu moins...

Dimeglio hocha la tête, indulgent. Dansel avait raison. Un employé de banque matinal, qui avait l'habitude de promener son chien dans les parages, avait aperçu des flammèches s'échappant de la maison et aussitôt alerté une patrouille — deux clam-pins à mobylette — croisée sur le boulevard. Les pauvres gars, des « képis » habitués à régler des problèmes de circulation, avaient investi les lieux, abasourdis. Après leur découverte, ils avaient piétiné

les environs immédiats, effaçant d'éventuels indices, si bien qu'il était inutile de prendre des précautions supplémentaires. Il n'y avait pas grand-chose à regretter. De toute façon, au pire, ce serait l'affaire des gens du labo de démêler à qui appartenaient les empreintes de pas.

Dimeglio s'était adossé à l'épave d'une Renault Espace délestée de tout son aménagement intérieur qui gisait sur ses essieux dans le terrain vague. Dansel l'y retrouva. Ils restèrent un long moment côte à côte, silencieux.

— À ton avis, avec quoi ils ont fait ça ? demanda Dansel.

Dimeglio avait beau fouiller sa mémoire, il ne parvenait pas à trouver de réponse. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Il tira un calepin de sa poche, esquissa un plan grossier du séjour, de la cuisine, des toilettes, du petit couloir, en fait de simples rectangles qu'il agrémenta d'étoiles pour désigner l'emplacement des corps. Il se souvenait parfaitement du premier, à gauche en entrant. Les jambes étaient intactes, seuls le torse, la tête et les membres supérieurs avaient été atteints. Le deuxième, au centre de la pièce, celui-là était totalement carbonisé. Une large tache noire avait essaimé sur le sol carrelé, dessinant de vastes pétales tout autour de lui, comme une corolle. Le troisième, idem. Le quatrième, c'était l'inverse du premier. Les membres inférieurs avaient été rongés par les flammes, mais la victime avait tenté de s'échapper, et était restée coincée sous le rideau de fer côté cuisine, si bien que le thorax, la tête, les bras, les mains, étaient indemnes. Dimeglio s'ébroua. En faisant le tour du pavillon, par-derrière, il avait croisé le regard fou de

la victime, un regard qu'il ne parviendrait jamais à décrire. Dans son rapport, plus tard, il mentionnerait simplement l'emplacement exact du corps. Pas le regard. Dansel s'empara du calepin et compléta le croquis.

— Tu as vu les éclats de verre, sur le sol ? Il y en avait un peu partout, ça fait penser à des bouteilles incendiaires, des cocktails Molotov... c'est peut-être ça ? hein ?

Dansel resta pensif un long moment. Son regard avait été attiré par les corps, si bien qu'il n'avait pas aperçu les morceaux de verre. Mais maintenant que Dimeglio lui rappelait ce détail, il lui sembla qu'il lui devenait plus facile de reconstituer une vue d'ensemble, plus précise.

— Oui, oui... Tu as raison, je me souviens, j'ai vu le culot d'une bouteille, juste devant le premier corps, à côté des chaînes.

Ce fut au tour de Dimeglio d'être étonné.

— Des chaînes ? Tu es certain qu'il y en avait plusieurs ?

— Non, une seule, en fait, très lâche, qui les entravait tous par les chevilles, avec des colliers en guise de menottes ! confirma Dansel. Comme des gros colliers de plomberie ! Le tout raccordé à la tuyauterie du radiateur, ici, près du placard.

Il traça une croix sur la feuille du calepin. Dimeglio approuva. Il se souvenait des menottes.

— Celui qui a réussi à se faufiler sous le rideau de fer en portait aussi, ajouta-t-il, concentré.

— Oui, effectivement, il a bien failli s'échapper, d'ailleurs.

— Dommage pour lui... soupira Dimeglio.

Ils contemplèrent leur croquis, de nouveau. Satis-

faits de constater qu'ils étaient d'accord. Comme d'habitude. Depuis plus d'une dizaine d'années qu'ils travaillaient ensemble, Dimeglio et Dansel ne s'étaient jamais engueulés. Ils avaient eu de menus différends, bien entendu, mais rien de grave. Ils formaient une curieuse équipe.

Physiquement, ils étaient aussi dissemblables qu'on puisse l'imaginer. Dimeglio mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et affichait cent kilos sur la balance. Cent cinq les mois d'hiver : il se constituait alors une couche de graisse protectrice qui fondait dès les premiers beaux jours. Son crâne chauve et bosselé suggérait une longue carrière de catcheur, mais Dimeglio n'était jamais monté sur un ring. Son visage rond, jovial, était alourdi par des bajoues marquées par la couperose. La silhouette de Dansel, au contraire, évoquait la fragilité. Petit, malingre, pâlot, le cheveu abondant et grisonnant, il se déplaçait avec parcimonie, légèreté et discrétion dans un perpétuel costume de Tergal noir, la pomme d'Adam meurtrie par des chemises blanches strictement boutonnées jusqu'au col, presque à la limite de l'étranglement. De temps à autre, il glissait son index droit dans l'encolure, entre la peau et le tissu, comme pour se donner un peu d'air. À l'inverse, enveloppé d'un imper fripé, été comme hiver, flottant dans de larges pantalons de velours, le torse emmaillotté de gros pulls qui semblaient avoir servi de griffoir à un chat, Dimeglio pilonnait le sol de toute sa masse, les bras agités dans une boulimie de mouvement, déterminé à bousculer un décor trop étroit pour laisser sa carrure s'y épanouir à ses aises.

Dimeglio lança un bref coup d'œil vers l'entrée du passage garni de pavés qui permettait d'accéder au

terrain vague. Une palissade taguée séparait la maison du chantier. On commençait à entendre le bourdonnement de la circulation automobile, autour de la porte de la Chapelle, toute proche. Les banlieusards entraient dans Paris. Les ouvriers maçons qui travaillaient sur le chantier arrivaient, un à un, étonnés de se voir accueillis par les flics que Dimeglio avait postés en faction à l'entrée du passage. On les embarquait dans un algéco situé de l'autre côté de la palissade du chantier.

— Il faut les coincer, ceux-là ! marmonna Dansel. Ils bossent du matin au soir à proximité, ça serait étonnant qu'ils n'aient rien aperçu.

— Et surtout rien entendu ! renchérit Dimeglio. Moi, si j'étais enchaîné dans une baraque abandonnée, je gueulerais !

— Les marteaux-piqueurs, la bétonneuse ?

— N'importe quoi ! Quand j'étais gamin, j'y ai bossé sur les chantiers, avec mon vieux ! Crois-moi, on fait des pauses ! C'est un boulot de chien, mais on s'accorde des instants de répit. Merde alors !

L'évocation des vacances scolaires passées sous la férule paternelle à trimer en maniant la truelle ou la pioche plongeait toujours Dimeglio dans des accès de colère froide. Il ouvrit les mains, comme dans un geste de prière, et contempla ses paumes meurtries de cicatrices et de crevasses. Des mains qui n'avaient pas oublié.

— Ou alors, c'était la première nuit, reprit Dansel, conciliant. On les a enchaînés là-dedans hier soir et cramés tout aussitôt ! On les a amenés ici pour les tuer. Juste pour les tuer.

Il garda le silence un instant, et décolla la boue d'une de ses semelles à l'aide d'une tige de métal ramassée sur le sol.

— Non, corrigea-t-il, c'est complètement idiot ce que je viens de dire !

— Ah ouais ? Pourquoi ? demanda Dimeglio, séduit par l'hypothèse.

— Les cartons, à droite en entrant, près de la cheminée, tu les as vus ? Il y avait des bouteilles d'eau, des paquets de chips, d'autres babioles... De quoi les nourrir pendant quelques jours. On n'aurait pas amené de la bouffe juste pour leur offrir une petite collation avant de les arroser à coups de cocktails Molotov, ça ne tient pas debout ! Ils ont appelé. C'est évident.

Dimeglio acquiesça. Les victimes avaient hurlé. Il faudrait trouver une explication au silence des maçons qui bossaient sur le chantier. Une excuse quelconque pour pardonner leur indifférence alors que, peut-être, ils entendaient les cris depuis des jours. Des cris d'appel au secours.

— Ou alors, ils étaient à moitié endormis, on leur faisait avaler n'importe quelle saloperie pour les faire tenir tranquilles, reprit pensivement Dansel.

— C'est à voir.

Un jeune homme avait franchi le barrage de flics à l'entrée du passage et s'avavançait vers eux. Il portait un blouson bariolé Toggs Unlimited, une paire de jeans 501 et des santiags ultra-pointues en imitation croco. Les traits tirés, les yeux entourés de cerne, les joues noircies par une barbe naissante, il sautillait d'une flaque d'eau à une autre, pour ne pas souiller ses bottes.

— Toujours en retard, hein, mon petit Choukroun ? susurra Dimeglio.

— La vie de ma mère, c'est pas humain de bigophoner à une heure pareille ! J'ai pas dormi ! Juste

à peine trois heures, la vérité ! protesta le nouveau venu.

— Ah oui... désolé ! Tu vois, les criminels ne respectent pas le shabbat ! Ils ne respectent rien, d'ailleurs.

— Allez, ça va, ça va ! Vous allez pas me la jouer grave, hein ? rétorqua l'inspecteur Choukroun. C'est quoi, le plan ?

— « Le plan », c'est la baraque. Tu vas y faire un tour, et tu reviens nous voir, mais surtout, tu ne touches à rien !

Choukroun s'éloigna en haussant les épaules. Comme s'il était dans ses intentions de toucher à quoi que ce soit ! Avec son bizutage sournois et ses plaisanteries fines, Dimeglio lui tapait sur le système. Il ne lui en tenait pourtant pas rigueur. Chaque fois que Choukroun avait réellement besoin d'aide, Dimeglio arrangeait le coup.

— Tu es dur avec lui ! maugréa Dansel. Hier soir, ce n'était pas shabbat, on est jeudi ! C'était Pessah ! La Pâque juive... Notre ami Choukroun a dû passer une bonne partie de la nuit à écouter les récits de la Haggadah !

— Ah merde, alors j'ai gaffé ? s'excusa Dimeglio, sans saisir exactement la gravité de sa bévue. Il était sincèrement navré.

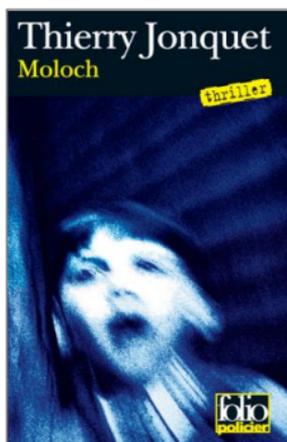
Choukroun vivait sous la coupe de son beau-frère Élie, restaurateur spécialisé dans la pizza casher, et fervent adepte de la secte des Loubavitch. Il respectait scrupuleusement les rites, autant qu'il le pouvait, en fonction de ses obligations de service à la Brigade. Et la veille au soir, effectivement, Choukroun avait écouté le récit de la Haggadah, la fuite des Hébreux hors d'Égypte. Toute la famille s'était

— Nous n'avons servi à rien, tout s'est joué sans nous, constata-t-elle. C'est difficile à encaisser.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie. Le jour s'est levé, allez, venez, je vais vous raccompagner chez vous.

Durant le trajet en voiture, la ville s'anima peu à peu. Les immeubles qu'ils croisèrent s'illuminaient, étage après étage, d'une tour à l'autre, d'un carrefour au suivant. Derrière ces fenêtres, des milliers de gens se brossaient les dents, avalaient un café ou, pour les plus chanceux d'entre eux, faisaient l'amour.

FIN



# Moloch

## Thierry Jonquet

Cette édition électronique du livre  
*Moloch* de Thierry Jonquet  
a été réalisée le 09 octobre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070417223 - Numéro d'édition : 244808).

Code Sodis : N50165 - ISBN : 9782072451805

Numéro d'édition : 232972.